

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 5

Artikel: La défense des grand'mères
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'il n'a pas passé seulement quinze jours de suite avec sa Joséphine.

— Ma foi non ; il était encore plus souvent dehors que nous... Eh ! Monsieur le régent ! Mais qu'est-ce que vous faites par là ?... quel bon nouveau ?... Voulez-vous pas vous asseoir un moment ?...

— Merci, je viens de prendre un verre avec un de mes collègues, et comme je tiens à rentrer ce soir, je veux visiter un peu la place de fête.

— Nous nous rentournons aussi ce soir, notre notaire nous attend pour une affaire ; ça fait qu'on prendra le train ensemble. Et pi, si ça ne vous dérange pas, nous ferons un petit tour avec vous par là.

— Avec grand plaisir, messieurs.

— Alors vous avez sans doute bien visité l'Exposition, depuis mon départ d'Yverdon ?...

— Eh bien, pas pour dire, fit Grognez, nous aimons mieux y retourner plus tard ; il y aura moins de monde. On a voulu y aller hier, mais c'était toujours pis. Alors j'ai dit au beau-frère, si au lieu de se faire cougner pendant demie-heure vers cette porte nous allions dire bonjour à l'ami B., vous savez, le père de la jolie demoiselle, puisqu'on n'a pas encore pu le voir ? Nous y sommes allés épi la journée s'est passée comme ça sans s'en apercevoir.

— Mademoiselle Angéline y était-elle ? demanda le régent d'un air embarrassé.

— Aloo, et le papa aussi.

— Vous a-t-il parlé du mariage de cette charmante enfant avec l'élégant monsieur en question ?

Et Favey riait aux éclats :

— Ah ! ah ! elle est bonne celle-là !..... Vous êtes bien toujours le même, mossieu le régent. Mais aussi vous ne voulez pas nous écouter. Il y a pas plus de mariage là que sur ma main.

Ceci entre nous : on a comme ça fait causer un peu le père, sans faire semblant de rien, et il nous a tout raconté.

— Bah ! exclame l'instituteur.

— Oui. Et savez-vous ce que c'est que ce beau mossieu dont vous avez tant peur ?... Un commis-voyageur, une espèce de freluquet qui vend des liqueurs, et qui les embête tous avec sa blague, chaque fois qu'il vient. Voilà tout !

Ah ! si vous croyez que mademoiselle Angéline se laisse ainsi entortiller par ce saute-ruisseau, vous vous trompez ; elle n'est pas si tantoume que ça ; elle voit clair, allez, épi le père aussi.

— Sans doute, sans doute.... Ah ! quelle ravissante femme ! fit l'instituteur avec un soupir de soulagement et un rayon de joie dans les prunelles.

— Alors, laissez-moi vous dire, continue Favey, tout en buvant un verre avec le père, on lui a comme ça un peu parlé de vous...

— C'est pas possible !...

— Attendez, attendez, bougez pas le bateau, faut pas croire qu'on lui a dit l'affaire d'embêtement ; ça est venu peu-za-peu. On lui a dit que ma foi sa fille nous plaisait rudement, mais qu'il y avait quelqu'un que nous connaissions à qui elle plaisait encore bien plusse, un brave jeune homme qui était venu deux fois au café avec nous. « Peut-on vous demander qui c'est ? » qu'il nous dit comme ça. « Pourquoi pas, qu'à lui réponds. C'est mossieu l'instituteur de chez nous, qui est aimé et estimé de tout le village et qui a une des meilleures places du canton de Vaud. Alors vous savez.... il est seul.... et.... »

— « Oh ! je ne demande pas mieux que de faire sa connaissance ; au moins on sait à qui on a affaire, on peut causer... A présent, vous savez.... c'est pas à moi à faire l'amour pour lui. »

— Il vous a répondu cela !.....

— Oui, mossieu le régent, voilà comment ça s'est passé, ajouta Grognez, mon beau-frère vous a dit la pure vérité. Epi ne faites toujours votre nigaud, estiguez le terme comme on dit, allez-y rondement, loyalement.... Vous qui maniez si bien la plume, envoyez vite un petit mot de billet par écrit au père ; alors une fois l'affaire engrenée, ça ira tout seul.

Tout en causant ainsi et marchant à petits pas, ils arrivèrent près du grand carrousel connu sous le nom de *montagnes russes*, et dont toutes les petites voitures étaient bondées, chacun voulant tâter de ce curieux mode de locomotion ; c'était un véritable engouement.

L'instituteur n'y tenant plus de joie, prit les deux mains de Grognez en s'écriant : « Chers amis ! que vous me faites de bien !... Vous le savez, la dernière fois que nous allâmes au café et que nous la vimes causer presque intimement avec le dit personnage, tout espoir m'abandonna ; vous m'encourageâtes à persister, il est vrai, mais j'étais si ébranlé... Mais pardon, je crois vraiment que voilà ces dames ! »

— Quelles dames ? demanda Grognez.

— Mesdames vos épouses... là... sur les montagnes russes... Voyez... attendez... là, là !

Les deux beaux-frères écarquillaient les yeux, mais ne pouvaient personne reconnaître parmi ce monde entraîné dans une course folle aux sons de l'orgue de Barbarie.

Puis Favey s'écria tout à coup : « Ma foi, on le dirait presque... Attendez qu'elles repassent... C'est que ça tourne d'un dare qu'on est tout ébloui. »

Bientôt le mouvement de la machine se ralentit, et il n'y avait plus à douter, ces messieurs se trouvaient bel et bien en présence de leurs chères moitiés.

(A suivre.)

Un de nos lecteurs nous envoie, sous le voile de l'anonyme, les jolis vers suivants, en réponse à ceux que nous avons publiés samedi dernier, sous le titre *Grand'mère*, et signés : Augusta Coupey.

La défense des grand'mères.

Je viens pour relever le gant,
En l'honneur des pauvres grand'mères.
Quoique chétif et peu fringant,
Ceignant mon casque et ma rapière,
J'accours, rempli de bonne foi,
Engager un galant tournoi.
Eh quoi ! vous dites, gente dame,
Si j'ai bien compris vos raisons,
Que l'on devient jaune et grognon
En vieillissant, et que la flamme
Du soleil, ne chauffe plus
Ces êtres tristes et perclus.
O que nenni ! j'en sais plus d'une
Qui ne boude pas le soleil
Et sourit même au clair de lune ;
Qui ne cède pas au sommeil
Au prône. En plus, gaie et charmante,
Se promenant sans embarras,
Alerte, point du tout tremblante,
Et ne toussant pas tant que ça.
Toujours par le bien occupée
Du logis, bienfaisante fée,
Gâtant ceux-ci, gâtant ceux-là.
Lorsqu'on fut sage, qu'on fut bonne,
A l'heure où s'enfuit la beauté,
Les cheveux blancs sont la couronne
Qui parle d'immortalité.
Combien, qui la portent, serelines ;
Avec un petit air de reines ;
Puis quand la mort vient les ravir
On pleure... Elles étaient si chères
Et l'on bénit leur souvenir.
J'ai dit : Et vivent les grand'mères !

Un Don Quichotte.

Lè crouiès dierrès et lè z'Espagnolets.

C'est portant terriblio qu'on ne pouèssè jamé vivrè ein pé deïn stu pourro mondo, kà lài a portant adé dào graduzdo decé, delé ; et cliào qu' einmodont lè niésès c'est justameint lè pàys qu'on dit civilisà, kà quand bin l'on dà z'écoulès po lè z'èduqu' à, d' ài z'incourà et d' ài menistrès po lào, prèdzi que ti lè z'homme sont fràrès, ne sont conteints què quand pàovont allà subastà et robà d' ài z'altro pàys que ne lào dàivont rein, bourlà lè màisons, ètéri lè dzeins et fèrè à pàyi dà z'impoù à cliào que ne passent pas l'arma à gautse.

L'est cein que font deïn stu moment lè z'Espagnolets deïn ce pàys qu'on lài dit : Cubà, iò on fà lè pe bounès cigarès dè Grandson. Lè dzeins dè per lè que sont onco dèzo la patta dè l'Espagne volliont fèrè à Davet et ma fà l'ont bin rèsion ; mà l'Espagne lào z'a einvouyi contrè, quatre iadzo mè dè bataillons que y'eïn a z'u à la dèfrepèniè dè Polhi-lo-Grand, et sont lè à ferraili et à mettrè tot à fù et à sang, que ma fà l'ont dào fi à retoudrè, kà cliào gaillà dè per lè n'ont pas poàire dè lào cresenà et dè se branquà contrè leu, qu'on ne sà pas onco cein que ceïn va bailli. Tadai que cliào bràvès dzeins pouèssont nettiyi lo pàys dè cliào z'Espagnolets, coumeint lè petits cantons ont fé ài baillis lè z'altro iadzo.

Ora, s'on savà du quand lè z'Espagnolets fotemassont per lè, faut returnà coumeint vo vé derè, on bocon ein derrai.

Dào teïms iò la jografie n'ètai pas onco einveintàie, qu'Ulyse Guinand n'avai pas onco écrit l'abrègè et iò n'avai onco min dè mappemonde, l'Espagne ètai la premiere dè l'ècoula ein Urope, et l'avai dza passà *Essacé* que lè z'altro n'eïn ètiont pas onco à *Qualande*. Lè godem, lè iaia, lè borgognons, lè macaroni, lè dieu-me-dane, lè combi et lè cosaques n'ètiont onco què dà crazetis à coté ; ma ceïn a bin tsandzi du adon et cliào z'Espagnolets ont bin dérupidà.

Deïn ce teïms l'ètiont dà tot fins po allà ein liquietès et ein alleint dinsè roudà ein naviot su la granta golhie, m'eïnlevine s'on bio dzo que y'avai avoué leu on certain Colomb, qu'on lài desà Christofe, n'ont pas trovà on pàys qu'on ein avai jamé oïu parlà et que n'ètai pas su lo cadastre. Et coumeint cliào z'Espagnolets ètiont bataillà què dà tonaires, l'ont dè suite tsertsi nièze ài dzeins dè stu pàys et lào z'ont de : « Ora, n'ia pas ! s'agit pas dè cresenà ; voutro pàys no convint, no lo faut, coute qui coute ; on va vo mettrè dà baillis po vo fèrè à pàyi lè s'impoù, et dà dimiào, et arreindzi vo ! cliào que faront lè renitants, gâ ! faut dzourè ! »

Ma fà cliào pourro diablo ont bin coudi sè rebiffà ; mà n'ont pas pu sè branquà contrè, kà n'aviont po arma à fù, què d' ài nounous et d' ài beclirès, tandi que cliào dè pè l'Espagne aviont d' ài batons bornus que cratchivont lo fù coumeint d' ài seringuès et que fasont dà débordenàtes que lè pourrès dzeins dè per lè cruront que cliào gaillà manièvent lo tounéro, et l'ont du bastà et sè soumettrè. Et l'est dinsè que cliào z'Espagnolets ont prai on eimpartià dè cliào pàys qu'on a su ein après que c'ètai l'Amèriqua ; mà quòui trào impognè, mau retint ; ceïn est bin z'allà por leu tandi on part dè teïms ; mà tsau pou et petit z' à petit, cliào gaillà dè pè l'Amèriqua sè sont allurà ; l'ont coumeinci à fèrè « torche-mireau » et à traïrè la leinga ài baillis ; sè sont rebiffà contrè lè z'Espagnolets et ont fini pè lè fottrè frou dè tsi leu ein lào deseint : « A la revoyance ! »

L'Espagne n'a bintout pe rein z'u per lè què ceïn que lài restè ora, dont lo pàys dè pè Cuba, que vao fèrè coumeint lè z'altro. Volliont-te rèsui ? Diabe lo mot y'eïn sé ; deïn ti lè cas, on tsin su son fémè ein vaut dou, et ceïn sè porrà bin que l'ausson lo dessus. Cliào dier-